

## Nouvelle de Dario LOPRENO

### 3<sup>e</sup> Prix 2023 du concours de nouvelle des Auteurs des Hauts-de-France

Le médecin de garde désœuvré examine attentivement sa montre enserrée dans un boîtier en caoutchouc. Il est assis à son bureau perdu dans les vastes locaux blafards d'une aile désaffectée des urgences. La succession des secondes lui fait oublier le monde, effacé par la cadence sans faille du mouvement saccadé de l'aiguille. Ni élégante ni gracieuse, elle se propulse sans répit autour du cadran, poursuivant par à-coups réguliers sa trajectoire répétitive. Conçue dans le but de transmettre le sentiment visuel du temps qui passe, la constance de sa dynamique circulaire finit à la longue par insuffler au médecin rongé par l'ennui un vertige cérébral, aux effets dévastateurs.

Le voyant déprimé, la tête appuyée dans la paume de ses mains, coudes sur le bureau, dos courbé, un collègue, venu voir s'il existait encore, lui murmure à l'oreille cette étrange affirmation : « **La vie ce n'est pas seulement respirer, c'est aussi avoir le souffle coupé** ». Or cela fait depuis plusieurs mois qu'il a sombré dans le désœuvrement le plus total, étant sur la corde raide face à sa hiérarchie, coulant des heures de présence inoccupées et interminables dans ce coin perdu des urgences. Car il a accumulé un grand nombre d'erreurs graves, non seulement administratives mais plus encore médicales, subi remontrances et sanctions disciplinaires, sans jamais vouloir faire amende honorable, mais sans avoir été licencié. L'actionnaire principal de l'établissement est un de ses proches et il le protège. Il a donc été mis sur la touche, dans une armoire non point dorée mais plombée. Sa hiérarchie ne lui donne plus de patients, espérant que l'inaction fasse son effet et l'amène à démissionner ou à sombrer dans une irrécupérable mélancolie, ce qui l'éloignerait définitivement de l'institution créée non pour garder des salariés en conserve mais pour réaliser du profit sonnante et trébuchant.

Depuis cette dernière visite, il se demande obsessionnellement comment couper le souffle à cet objet rond et vivant mais non respirant qui le nargue. Il le tourne et

retourne mille et une fois pendant des jours et des jours. Et un beau matin l'inspiration se saisit de lui. Avec des gestes d'une précision d'horloger, il met la montre sur le dos, pratique minutieusement une entaille autour de la vis dorsale qu'il desserre afin de procéder à l'ablation de la pile. Puis il recoud soigneusement l'objet – il n'est pas plus difficile de coudre du caoutchouc que de la chair, se dit-il -, le retourne délicatement, le pose devant lui et recommence à fixer la longue aiguille filiforme. Elle ne bouge plus. Immobilité qui finit par lui infliger une pensée lancinante, celle du rythme récursif des secondes suggéré par l'absence de mouvement.

Consterné, il couche la chose sur le ventre et, opérant à nouveau par l'arrière, il pratique une autre incision, plus longue et plus profonde que la précédente, pour ouvrir le boîtier. Il l'émascule, en lui faisant subir une aiguille-des-secondes-ectomie sans avoir posé aucun diagnostic qui rendrait une telle intervention nécessaire. Une fois l'objet recousu avec une habileté hors du commun, il le retourne dans le bon sens, d'abord sans oser le regarder, puis il baisse lentement ses yeux sur le cadran. À sa grande stupéfaction, l'absence de la protubérance linéaire mobile lui remet aussitôt à l'esprit la danse monotone et languissante de l'aiguillon du temps. Lentement il lève la tête, consulte son ordinateur, faisant mine d'ignorer qu'il est déconnecté depuis des mois, téléphone au service des admissions, sa ligne ayant été coupée personne ne répond. Ouf ! Pas le moindre blessé grave en vue, se dit-il, comme s'il était encore actif.

Ayant appâté la montre avec le charme d'un instant, il lui fait ouvrir tout grand le boîtier qu'il saisit brusquement, l'écartant jusqu'à ce que les mandibules horlogères craquent dans un silence épouvantable. Pouvant ainsi opérer à tocante ouverte, il efface les indications d'heures et de minutes inscrites sur le cadran, en curetant méticuleusement les marques du temps. Il prodigue ensuite mille et un soins à sa patiente qui, peu à peu, devrait retrouver ainsi sa fermeté et sa stabilité tout en ne scandant plus le temps qui passe. Il dépose délicatement l'objet dans la paume de sa main et, encore une fois, l'observe avec appréhension. Or le disque rond, blanc et vide, qui se dessine sous ses yeux, lui susurre sans discontinuer l'idée inexorable de l'écoulement du temps.

Il secoue la tête dans un mouvement mécanique, de plus en plus brusque, voulant oublier la marque des heures et des minutes que cherchaient, la seconde précédente, ses yeux interrogateurs. Exaspéré par la persistance sans faille de l'obsession du temps, il s'agite, il s'énerve, il marmonne nerveusement, il tourne et retourne la tête voulant y faire le vide. Mais rien n'y fait.

Il se lève, ouvre une armoire, en sort une boîte à outils qu'il dispose aux pieds de son bureau. Armé d'un marteau, s'acharnant sur le trouble-vie horloger, il le réduit en morceaux qu'il jette à la poubelle d'où s'échappent, quelques instants plus tard, des souffles de temps, impossibles à couper, qui viennent fouetter ses neurones engourdis de leurs rafales cadencées. Mais, ne voyant plus la continuité chronométrique du monde et ne percevant plus l'éphémère succession des choses sur le cadran, il s'angoisse. Que faire ?

Il décide de reconstituer son sentiment du temps, et d'échapper de la sorte à l'inconscience molle qui le gagne progressivement ; pour cela il doit reconstruire l'horloge. Or, après des heures de labeur exténuant, essayant de recoller les éclats gisant dans la poubelle, il ne peut que constater son échec et se rendre à l'évidence. N'ayant pas les talents d'un horloger ni ceux d'un passionné du micro-puzzle, il n'a d'autre issue que de faire définitivement corps avec le temps, sans intermédiaire, afin de le ressentir à nouveau, au plus profond de lui-même. L'idée lui vient ainsi de se réduire lui-même en poussière car celle-ci, qu'elle soit terrestre ou cosmique, sait traverser le temps. Il mène cette transsubstantiation à bonne fin, en se glissant subrepticement dans le grand four, qu'il a préchauffé au maximum, de la cafétéria de la partie active des urgences, alors que personne n'est dans la salle.

Réduit en cendres, il entend une grande agitation dans le couloir principal, des ordres médicaux et des cris de douleur. Mais cela ne le concerne plus du tout.

Or, redevenu poussière, il ne peut que constater du fond de son fourneau que, dans le cosmos poussiéreux dont il fait désormais partie, règne une confusion aussi indicible que sur son bureau couvert de débris horlogers, d'outils de mécanicien, d'instruments médicaux, de diagnostics sans objet, d'ordonnances inutiles et non délivrées. La seule



Association des auteurs des Hauts-de-France

différence consiste dans le fait que, désormais, pour lui, le passage éternel du temps rend l'usage de la montre superflu, effaçant de ce fait toute urgence quelle qu'elle soit.

Arrivé à ce point poussiéreux de sa trajectoire post-existentielle, il ne reste plus, au résidu de médecin, qu'à laisser sévir la continuité des choses, qu'à endurer une éternité sans queue ni tête, tel un funambule à bout de souffle, progressant sans fil, ni équilibre, ni public...